

Jean-Maurice Millot

Cendres nocturnes



Du même auteur :

L'étrange destin de Roger Lachaud

L'amour indocile

Ornière

Le rêve brisé [La bloggeuse, suivie de La lugubre gondole]

Un certain grain de sable

Un cœur en hiver [La nef des fous, suivie de L'iceberg en feu]

Le Lion des Flandres

Sonate d'automne

La mort du clown

Autres textes

Le Passe-Ennui *Poèmes*

Ce que sème le clown *Poèmes*

Roman polyphonique *Mémoires déguisés*

Le miroir d'Isabelle *Récit*

Nouvelles

Un voyage

Dernier rendez-vous

Les Visages de Sable

Les Soliloques

Croquis sans musique

Les 33 esquisses

En écriture

Ce que sème le petit poucet *Nouvelles*

À Sacha... à Killian...
Papylou

I

Mes amitiés, quelques hommes et trop peu de femmes, s'éparpillent depuis trop longtemps sur les cinq continents de cette planète qui vogue à la dérive. Certaines d'entre elles survivront peut-être mieux à l'éloignement que d'autres, mais sans toutefois me faire trop d'illusions, néanmoins, d'autant plus que ce n'est pas le sujet que j'aimerais aborder aujourd'hui. La facilité accrue des communications nous donne actuellement l'impression que rien n'est plus si loin qu'autrefois. Et pourtant, rien n'est moins certain, moins évident même, si on veut bien se donner la peine d'y réfléchir un peu. Mais c'est sans doute trop demander !

L'ami est parti étudier dans un pays où l'hiver n'est pas vraiment un hiver ; en tout cas pour quelqu'un qui est né dans *le plat pays* de Brel, qui n'est pas si plat qu'on veut bien l'affirmer, à l'exception de la Flandre maritime. Il s'en est allé de l'autre côté d'un océan. Il a quitté les Flandres avec sa peine en bandoulière, il s'est *rendu* – comme disent ces connards de vendéens – dans un petit bled de cet autre monde, où la renaissance de son âme ne sera pas

chose facile, surtout lorsque la femme qui saigne actuellement son cœur parade et se pavane justement dans ce bout du monde. Alors, forcément, on ne décroche pas autant qu'on le devrait. Et quelquefois même, on devient fou de soi, on se sent seul, sans racine, isolé, on a l'impression, et même la certitude, d'avoir pris une mauvaise décision, en oubliant de bien soupeser la bonne. Il arrive même qu'on se mette à dos les quelques individus qu'on connaissait avant l'arrivée. Et la mauvaise solitude s'épanouit autour de nous, comme les pétales d'une fleur qui courtise la lumière fauve de la nuit. Le doute vient s'immiscer douloureusement dans notre univers, et les remises en question se multiplient. Les appels à l'aide sonnent creux.

La distance et les décalages horaires accentuent la certitude grandissante d'être né trop tôt, ou trop tard, mais certainement pas à la bonne époque. Et on se contentera de cette évidente certitude. On se tait alors davantage, mais uniquement pour ne pas trop déranger les autres. On se nie aussi au passage. On oublie à quel point, jadis, on a répondu présent pour les autres lorsqu'ils en avaient de besoin. On finit par se convaincre que notre détresse déçoit tout le monde.

Évidemment, certains falots qui auront croisé notre vie à cet instant précis se convaincront trop aisément qu'il semble trop lourd, trop fastidieux, effectivement, d'entreprendre ne serait-ce que l'esquisse, l'ébauche d'une amitié.

Cependant, il reste fort heureusement ceux qui nous aiment, qui nous suivent depuis assez longtemps pour être capables de nous pardonner de ne pas aller

si bien que cela. Je fais partie de ces gens pour cette amie éloignée. Je lui ai promis de lui écrire tous les jours pour la consoler, pour la dorloter. Manière toute personnelle de l'aider. Ou du moins d'essayer, même minimalement.

EXTRAIT

II

Je suis allée voir *Dédé*, un très vieux film de *je ne sais plus qui*. Il a fait remonter à ma mémoire un souvenir estival qui fut, en son temps, une source d'irritation très forte pour moi. À tel point que durant de nombreuses années, j'ai refusé catégoriquement d'écouter une des chansons de ce groupe que j'ai pourtant toujours beaucoup apprécié.

Un été chaud et humide de la fin des années 1990.

Dans cette ville que traversait une rivière, une plage municipale s'affalait dans un quartier plutôt défavorisé. J'avais un job d'été, et le chef se prénomma Dédé. Comme mon papa. Mon boulot, à cette époque-là, consistait à m'occuper du parc des pédalos. Je devais le gérer, l'entretenir, et faire partir et revenir les embarcations nautiques de location lorsque les beaux jours le permettaient.

En semaine, les plaisanciers se constituaient essentiellement d'une vingtaine de familles de la région lilloise. Toujours les mêmes familles d'une année sur l'autre ; les parents subissaient le poids d'un congé caniculaire, avec sur les bras une joyeuse bande de jeunes filles et d'adolescents particulièrement

délurés, et surtout bruyants ; ces jouvenceaux instaurent les sempiternels mêmes groupes pour s’amuser sur les terrains de jeux locaux. Ils arrivaient toujours très tôt le matin. Pas une minute à perdre. Les autobus municipaux vomissaient littéralement ses tripes en arrivant sur le site. Cette marmaille s’installait d’office au même endroit, entre la plage et le terrain de volleyball, qu’elle occupait aussitôt, comme si celui-ci leur appartenait.

En début d’après-midi, le cirque débutait ; les ados se hâtaient de louer un ou deux pédalos, sous l’œil vigilant des mères, et une fois qu’une partie du groupe arrivait au centre de la rivière, ils se mettaient à hurler à plein poumon une chanson. Cette année-là, j’ai subi un chef-d’œuvre au titre évocateur de *Tassez-vous de d’là*. Sans aucun doute un excellent navet, autant dans son texte que dans sa musicalité. Mais quoi qu’il en soit, les entendre hurler tous les jours à tue-tête, et par tous les temps, je vous jure que des envies de meurtre vous saisissaient à la gorge. Alors, vaille que vaille et en soupirant comme des veaux qu’on conduit à l’abattoir, les employés du site se regroupaient lorsque les casseurs d’oreilles débarquaient et tiraient à la courte paille pour savoir qui aurait le bonheur merveilleux de rester sur cette partie du site. Les autres allaient faire le ménage des sentiers pédestres, loin de ce tapage quotidien.

Lorsque Dédé est mort, presque quatre ans plus tard, je n’étais pas encore guéri de l’*écœurite* aigüe que ces sales marmots m’avaient inoculée. Alors, malgré ma tristesse, je me bouchais d’office les oreilles, lorsque j’écoutais la chanson *Dehors novembre*, extrait de cet album où trônait *Tassez-vous d’là*.

III

Ta main lourde, et légère à la fois, repose sur la rondeur de mon ventre comme une ceinture bien accrochée. Tes cheveux en broussailles chatouillent mon épaule à chaque fois où tu respirez. Je tente tant bien que mal de me défaire de ton étreinte, mais tu te loves davantage contre moi dès que tu sens la chaleur de mon corps s'éloigner de ton corps. Je suis complètement engourdie sous le poids de ce corps assoupi. Je caresse lentement l'ovale de tes joues, pour fixer un souvenir sur le bout de mes doigts. Pour clouer la réalité sur la croix de mon rêve. Le gris du jour naissant fait danser les ombres sur ton visage brusquement vieilli par la trahison de la lumière oblique.

Tu ne m'as pas reconnue. Pas immédiatement.

Pourtant, je n'ai pas changé. Pas tant que cela. Mes yeux s'enfouissent toujours sous mes pommettes lorsque je souris, ma voix est toujours aussi grave et je ris toujours aussi fort. Quand je t'ai aperçu sur le pas de la porte, je savais qui tu étais. J'ai tellement rêvé, fantasmé, et surtout appréhendé cette rencontre. J'ai tellement exigé que se présente ce jour qui me

donnerait l'occasion de me jouer de toi, comme tu as su si bien le faire à mes dépends. Du haut de ta popularité d'adolescent, du haut de ton petit trône de pacotille, tu multipliais les mesquineries à mon endroit. Et moi, amoureuse jusqu'à la lie, je buvais les mots de ton mépris comme des perles de verre répandues pour moi. Mais à vingt-huit ans passés, les joutes du désir ne se mesurent pas à la même aune qu'à treize ou à quatorze ans. Il ne t'est plus nécessaire de faire le paon devant ta petite cours de jeunes midinettes ridicules pour connaître ta valeur à tes propres yeux. Tu ne t'es pas excusé pour ton attitude passée. Je crois que tu n'as jamais deviné, ni même envisagé, cette souffrance, cette peine, cette amertume que tu as pu faire naître dans ton sillage. La mienne, cela va s'en dire, mais aussi celles de beaucoup d'autres filles, je présume.

Je crois que tu n'as jamais remarqué les dommages collatéraux que ta beauté apollinienne aura causés sans la moindre ambiguïté.

J'ai voulu saisir la chance qui m'étais offerte pour te ramener à moi, de la même manière que tu m'avais rejetée. Je n'ai pas hésité un instant lorsque tes lèvres se sont posées sur les miennes. J'ai plongé dans l'instant présent, embrumé des parfums veloutés et voluptueux du passé. J'ai voulu agrémenter ma revanche en mordant dans ta peau comme tu avais savouré, jadis, cette chair devenue un piège, un étroit chenal jonché d'écueils, même si la saveur de la vengeance prend rapidement de l'amertume, au point que je la chasse sans même m'en apercevoir. Au petit matin, je te retrouve contre moi, et ton corps s'accorde au mien comme les pièces d'un puzzle trop complexe, ou les éléments bien huilées d'un engrenage depuis